

Le statut particulier d'Ernest Cormier

Un premier bilan

Louis-Alain Ferron

Volume 35, Number 140, September–Fall 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53752ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ferron, L.-A. (1990). Le statut particulier d'Ernest Cormier : un premier bilan. *Vie des arts*, 35(140), 50–55.

LE STATUT PARTICULIER D'ERNEST CORMIER

Un premier bilan



Gabor Szilasi
*Vue plongeante d'un escalier circulaire
à l'angle de la cour d'honneur,
Université de Montréal, 1989.*
Épreuve par procédé chromogène;
26,2 x 33,1 cm.
Coll. Centre canadien
d'architecture.

Louis-Alain Ferron

Ernest Cormier (1885-1980) a toujours occupé une place un peu spéciale dans le champ de l'architecture québécoise. On pourrait presque parler d'un «statut particulier», dans la mesure où tous reconnaissent le caractère distinct de son œuvre par rapport à la production architecturale montréalaise de l'époque, mais personne, jusqu'à présent, n'en risquait une définition précise. La Cour suprême, réalisée par Cormier de 1938 à 1950, aurait pu contribuer à éclairer le débat, mais c'est plutôt l'Université de Montréal qu'a choisie le Centre canadien d'architecture comme témoignage principal de l'œuvre de cet architecte.

L'acquisition graduelle du fonds Cormier par madame Phyllis Lambert, au cours des six années qui suivirent la mort de l'architecte, permet au C.C.A. de présenter, du 2 mai au 14 octobre, une exposition d'envergure consacrée à Ernest Cormier et l'Université de Montréal, réalisée conjointement par Phyllis Lambert, directeur du C.C.A., et par la conservatrice invitée, Isabelle Gournay. Une seconde exposition, organisée par le conservateur David Harris et intitulée: Passages à l'Université de Montréal: Photographies de Gabor

Szilasi, regroupe 22 photographies couleur réalisées spécifiquement pour accompagner l'exposition principale. Le catalogue, une des meilleures publications jamais consacrées à un architecte québécois, présente une analyse de l'évolution du travail de Cormier à l'Université de Montréal, en rapport avec le contexte socio-politique, ainsi qu'une vue d'ensemble de son œuvre et plusieurs renseignements biographiques inédits.

Pour comprendre et apprécier à sa juste valeur l'œuvre architecturale de Cormier, il faut d'abord rappeler sa formation, l'architecte étant resté fidèle toute sa vie aux principes et aux méthodes assimilés durant ses années d'apprentissage.

Ernest Cormier, né à Montréal en 1885, est le fils aîné du Dr. Isaïe Cormier et de Malvina Généreux. Il manifeste très tôt un goût marqué pour le dessin et, après des études au Mont-Saint-Louis, il s'inscrit, en 1902, à l'École Polytechnique de Montréal où il acquiert une solide formation scientifique et technique. Il obtient le diplôme de bachelier en Sciences appliquées, en 1906, et passe immédiatement au service du bureau montréalais de la Do-



Gabor Szilasi
*La tour du pavillon principal,
Université de Montréal (soirée), 1989.*
Epreuve par procédé chromogène;
46,3 x 36,9 cm.
Coll. Centre canadien d'architecture.

minion Bridge Company, firme spécialisée dans la conception et la réalisation de structures d'acier. Moins d'un an après sa sortie de Polytechnique, il s'inscrit à un cours par correspondance de l'École du bâtiment à Paris, en vue de préparer le concours d'entrée à la prestigieuse École des beaux-arts de Paris.

Il quitte Montréal à destination de Paris le 1^{er} août 1908, le jour même de son mariage. Admis à l'École des beaux-arts en juillet de l'année suivante, il choisit l'atelier de Jean-Louis Pascal, architecte renommé. En 1914, Cormier obtient la bourse Henry Jarvis, administrée par le Royal Institute of British Architects, qui lui permet de parfaire sa formation à la British School de Rome durant deux ans. De retour à Paris, en janvier 1917, il travaille chez Considère, Pelnard et Caquot, un important bureau qui se situe à la fine pointe de l'utilisation du béton armé. Dès 1913, Cormier s'était inscrit à la Société des ingénieurs civils de France; cinq ans plus tard, il obtient le titre d'architecte diplômé par le gouvernement (D.P.L.G.). Après dix ans d'étude et de travail en Europe, il rentre à Montréal en 1918. Son épouse, Berthe Leduc, meurt de la grippe espagnole la même année.

Cormier jouit donc d'une double formation professionnelle, ingénierie et architecture, acquises l'une à Montréal, l'autre à Paris. Si les membres de ces deux professions complémentaires entretiennent, depuis plus d'un siècle, des relations souvent conflictuelles, Ernest Cormier, lui, semble avoir perçu

ces deux pratiques comme les deux faces d'une même médaille. Il s'identifiait d'ailleurs comme «architecte et ingénieur-constructeur». Yves Deschamps démontre clairement, dans le catalogue d'exposition, que Cormier intègre l'enseignement de l'École des beaux-arts à sa formation initiale d'ingénieur. Méthode d'approche du projet architectural et techniques de présentation et de réalisation apparaissent comme les principales leçons qu'il tire de ses années d'apprentissage.

Chaque projet, chaque commande, nécessite d'abord une documentation visant la connaissance autant des modèles classiques que des réalisations les plus récentes et les plus novatrices. Dans sa bibliothèque, maintenant au C.C.A., nombre de périodiques d'architecture, telle la revue néerlandaise d'avant-garde *Wendingen*, côtoient quantité d'ouvrages techniques. Le cours d'architecture donné par Joseph Haynes, à l'École Polytechnique, a appris à Cormier que l'architecture se compose de trois parties: la composition (invention et groupement des parties), la construction puis la décoration, cette dernière devant être «la conséquence des procédés de construction».

Malgré l'excellence de sa formation académique, son expérience pratique de l'ingénierie et ses relations, le premier souci de l'architecte, à son retour au pays, fut de se constituer une clientèle. Il amorce sa carrière en s'associant à Jean-Omer Marchand (1872-1936), premier architecte canadien diplômé de l'École des beaux-arts de Paris. Ce dernier jouit d'une excellente



réputation et d'une importante clientèle pour laquelle il a déjà réalisé plusieurs édifices institutionnels: la maison-mère de la congrégation de Notre-Dame, la chapelle du Grand Séminaire, l'église Sainte-Cunégonde, la prison de Bordeaux, etc. Les deux hommes, qui s'étaient probablement rencontrés avant le départ de Cormier pour l'Europe, collaborent à plusieurs projets. Parmi leurs principales réalisations, mentionnons l'annexe du Palais de justice (1920-1926), la reconstruction de l'Hôtel de Ville de Montréal (1922-1924), l'édifice Dubrulé (1919-1922) et l'École des beaux-arts (1922-1923). Les deux premiers édifices ont été conçus en collaboration avec d'autres

firmer d'architectes. La commande de l'École des beaux-arts fait l'objet d'un profond désaccord entre les deux architectes et mène à la rupture de leur association en 1922.

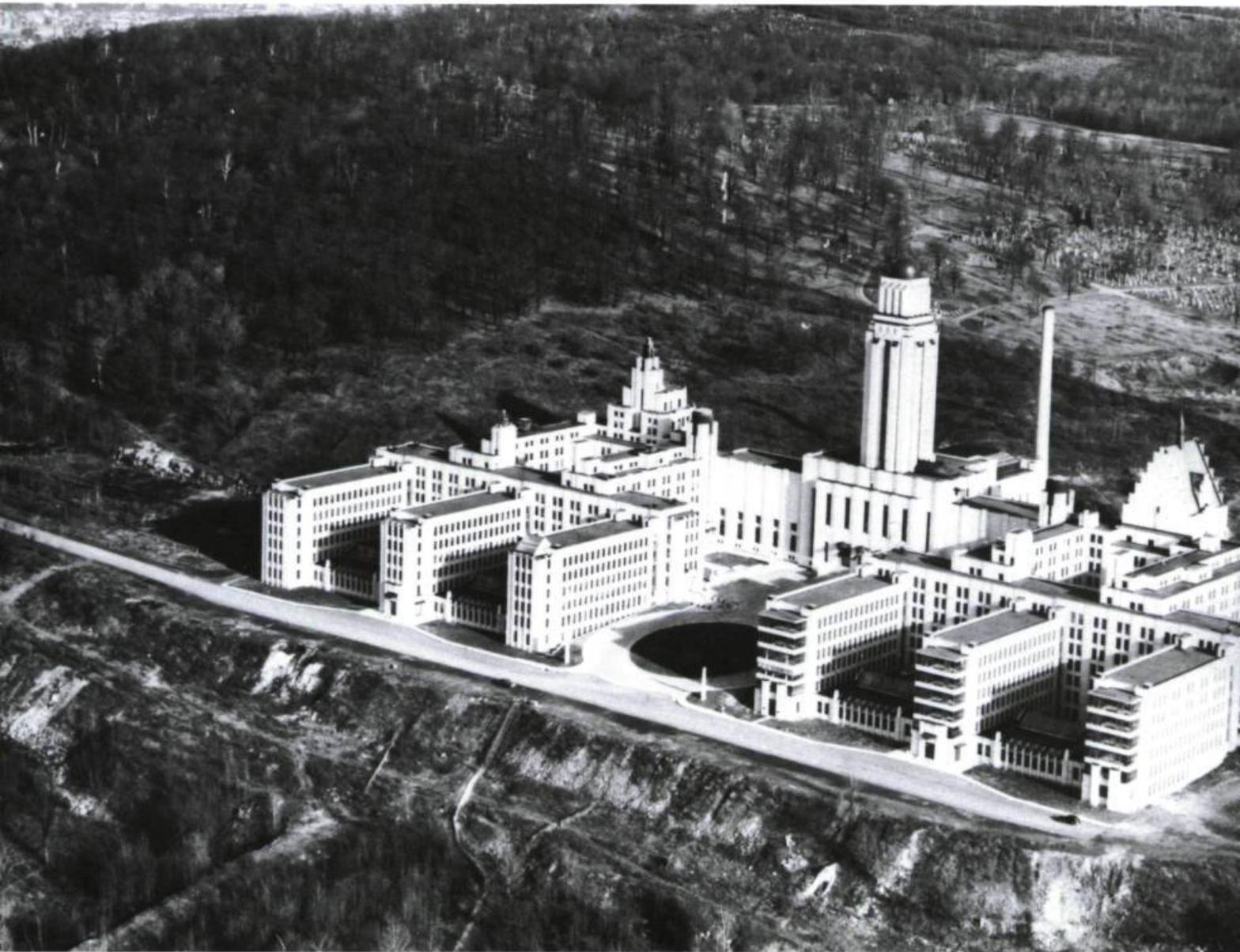
Les dix années suivantes comptent parmi les plus prolifiques d'Ernest Cormier. Dans son studio du 3460 rue Saint-Urbain, dont il a dessiné les plans en 1921, il conçoit la majeure partie de ses réalisations montréalaises. Les principales commandes institutionnelles qu'il remplit durant cette période sont les écoles Saint-Arsène (1922-1923), Sainte-Julienne-Falconieri (1924-1925), Saint-Henri (1926-1927, démolie en 1970), et Antheleme-Verreau (1929-1931); les églises Saint-Ambroise (1923-1924), Sainte-Mar-



guerite-Marie (1923-1924) et bien entendu l'Université de Montréal (1924-1943). En 1928, il construit pour la Compagnie aérienne franco-canadienne un hangar pour hydravions,

Trudeau, est la seule de ses œuvres classée monument historique en vertu de la Loi sur les biens culturels.

Même s'il soumet des projets pour l'Université de Montréal jusque dans



Photographe inconnu, 1945.
 Vue aérienne du pavillon principal,
 Université de Montréal, 1927-43.
 Épreuve argentique à la gélatine;
 20,2 x 25,4 cm.
 Coll. Centre canadien d'architecture.

page précédente:
 Photographe inconnu, vers 1930.
 Église et presbytère Saint-Ambroise, Montréal,
 1923-26.
 Épreuve argentique à la gélatine;
 19 x 24,1 cm.
 Coll. Centre canadien d'architecture.

considéré comme le premier hangar voûté en béton armé en Amérique du nord. Ce bâtiment a été démoli en 1987 par son propriétaire, une compagnie de béton! Cormier conçoit aussi les plans de deux églises au Rhodes Island et finalement ceux de sa résidence personnelle du 1418 avenue des Pins Ouest, érigée en 1930-1931. La maison Cormier, maintenant propriété de l'ex-Premier ministre du Canada Pierre-Elliott

les années 1960, les principales commandes qu'il remplit, après 1930, se situent à l'extérieur de Montréal: la Cour suprême du Canada (Ottawa, 1938-1950), l'Hôtel-Dieu de Sorel (1945-1948), le collège St. Michael (Toronto, 1948), le Séminaire St. Basil (Toronto, 1949), le Carr Hall (Toronto, 1950), l'Imprimerie Nationale du Canada (Hull, 1950-1958) et le Grand Séminaire de Québec (1957-1960). Sa compétence et

ses réalisations lui ont valu plusieurs honneurs dont celui d'être l'architecte-conseil délégué par le gouvernement canadien pour la construction du siège permanent de l'Organisation des Na-



tions Unies à New York, en 1947.

La création de l'Université de Montréal, en 1920, et la construction des nouveaux locaux sur le flanc nord du Mont Royal s'inscrivent dans un vaste mouvement de modernisation de l'enseignement supérieur. L'élite canadienne-française, celle de la génération d'Édouard Montpetit, d'Athanase David, de Victor Doré et de Marie Victorin, cherche à actualiser l'enseignement

des sciences pures et appliquées ainsi que celui des sciences humaines, sociales et économiques, afin de faire face adéquatement aux temps modernes. Le projet de construction fait l'objet de nombreuses controverses et nourrit le débat sur la modernité en architecture. Dans ce contexte de promotion du «culte de la compétence», Ernest Cormier fait figure de modèle pour plus d'une raison. Son savoir-faire technique, sa maîtrise de l'acier et du béton et son souci de la qualité générale de la construction en font un parfait exemple de réussite en sciences appliquées. D'autre part, ses dix années passées en Europe, ses nombreux voyages, son cercle d'amis, son intérêt pour les arts décoratifs, l'aquarelle et la reliure, l'identifient à l'élite culturelle, celle qui tourne les yeux vers l'Europe pour se renouveler. Cormier possédait tous les atouts pour réussir dans le Québec de l'époque et c'est ce qu'il a fait.

L'architecture d'Ernest Cormier a été à maintes occasions qualifiée d'Art déco, surtout à cause de la géométrisation de la décoration et de la prédominance des lignes verticales. Sans être totalement erronée, cette étiquette, comme dans bien d'autres cas, masque la complexité de l'œuvre et la diversité des sources d'inspiration. Le principal intéressé déclarait dans une entrevue de 1927: «Je ne suis à la recherche d'aucun style. Sans doute trouve-t-on un style à la source de toute inspiration, mais la forme définitive, quelle qu'elle soit, doit découler du programme et des moyens employés.» Cormier n'était ni un théoricien, ni un polémiste et son principal écrit demeure son «Cours d'architecture à l'usage des ingénieurs», rédigé pour les étudiants de l'École Polytechnique où il enseigna de 1925 à 1954. Malgré cette déclaration de 1927, il a laissé une production remarquablement homogène qui témoigne d'une grande fidélité à certains principes, notamment ceux assimilés au cours de sa formation académique et dont nous avons parlé précédemment. Il n'y a pas de contradiction fondamentale entre son Palais de Justice, ses églises italianisantes et l'Université de Montréal. Les sources d'inspiration et le vocabulaire architectural diffèrent, mais les principes de composition, la syntaxe, demeurent inchangés. Au plan esthétique, son œuvre manifeste principalement deux qualités: un remarquable sens des proportions, auquel son intérêt pour les mathématiques n'est pas étranger, et un souci de perfection apporté au moindre détail de finition afin que tous les éléments concourent au caractère du

bâtiment.

Cormier n'a pas eu que des éloges et des admirateurs et l'on doit aussi rendre compte des critiques. Certains reproches concernent une œuvre en particulier, tels les problèmes de circulation interne et l'inadéquation au site de l'Université de Montréal. En général, les critiques peuvent se résumer dans les termes suivants: austérité, froideur, calcul, symétrie trop rigide, bref une «architecture d'ingénieur» manquant de créativité. Les admirateurs parlent plutôt de monumentalité, de modernité et de rationalisme.

Un verdict dans la «cause Cormier»? Prématuré. Compte tenu de l'ampleur du fonds Cormier, on peut espérer que d'autres recherches viendront compléter le travail effectué par le C.C.A. dans le cadre de cette exposition. Le colloque sur Ernest Cormier et son temps, organisé par le C.C.A. de concert avec l'Université de Montréal, et qui se tiendra le 28 septembre, devrait être le lieu d'intéressants débats qui soulèveront sans doute de nouvelles interrogations et de nouvelles recherches pour y répondre. L'originalité de l'œuvre de Cormier serait aussi plus facile à évaluer, si plusieurs de ses prédécesseurs, de ses contemporains et de ses successeurs étaient tirés des limbes de l'histoire où ils séjournent depuis trop longtemps. Cormier demeure probablement l'architecte montréalais le moins méconnu du public, mais bien d'autres architectes ont contribué, chacun à sa manière, à façonner le paysage urbain de Montréal et d'ailleurs. Révons un instant à des expositions et des publications de même envergure sur Victor Bourgeois, Henri-Maurice Perreault, les frères Maxwell, Robert Findlay, Jean-Omer Marchand et quelques autres!

L'exposition du C.C.A. sur Ernest Cormier, comme celle du Musée de la civilisation de Québec sur l'architecture québécoise du XX^e siècle, souligne le centenaire de l'Ordre des architectes du Québec, fondé en 1890 sous le nom d'Association des architectes de la province de Québec. Sans nous immiscer dans les rapports alambiqués entre architectes et ingénieurs, nous ne pouvons que nous réjouir de telles manifestations, surtout si l'on songe à l'attention accordée aux réalisations canadiennes lors des célébrations qui ont marqué le centenaire de l'ingénierie canadienne, il y a quelques années. ■

Tous les renseignements sont tirés du catalogue *Ernest Cormier et l'Université de Montréal*, réalisé sous la direction d'Isabelle Gournay, Centre canadien d'architecture/Canadian Centre for Architecture et Éditions du Méridien, Montréal, 1990, 179 p. et du numéro de février 1990 (no 53) que la revue *ARQ/Architecture Québec* a consacré à Ernest Cormier.